



## Vincent Liegey De la décroissance à la dotation inconditionnelle d'autonomie

*Commencements*

**Tout d'abord, Vincent, qu'entendez-vous au juste par décroissance ?**

En premier lieu, le terme de « décroissance » est un outil sémantique. C'est un slogan provocateur pour ouvrir un débat de société sur le fait qu'une croissance infinie dans un monde fini n'est pas possible et que, même si elle était possible, cela n'aurait pas de sens. J'écoutais tout à l'heure à la radio un économiste qui racontait un peu n'importe quoi: il n'avait que ce mot de croissance à la bouche! On vit dans une société de la religion de la croissance, mais on ne sait pas de quoi on parle. La crise écologique ? Pour la résoudre, il faut de la croissance afin d'investir dans les énergies renouvelables. La crise de la dette ? Pour s'en sortir, pour sortir de l'austérité, pour résoudre les problèmes d'emploi et de chômage, il faut 1,5 % de croissance. Et ainsi de suite. Se poser la ques-

tion de la décroissance, c'est faire un travail de décolonisation de nos imaginaires. Alors, ce mot est critiqué au sein même du mouvement de la décroissance: ne serait-il pas un repoussoir ? Je pense qu'il est intéressant de le garder car il est difficilement récupérable. On a vu comment des publicitaires, des intellectuels et des journalistes ont pu vider de son sens la question écologique. Aujourd'hui, on nous vend tout et n'importe quoi à la sauce du développement durable. Avant que les publicitaires nous vendent un 4/4 « décroissant », cela prendra un peu plus de temps!

La décroissance, c'est aussi une pensée transdisciplinaire. Nous vivons une convergence de crises. On nous parle de la crise écologique, du changement climatique, de la chute de la biodiversité, de la raréfaction des énergies et des métaux... Puis on tourne la page et on nous dit: « C'est terrible! Il y a la crise éco-

nomique, la crise de la dette, il faut trouver des solutions! » Là-dessus, on parle de la crise politique et démocratique, de la crise culturelle, du mal-être dans la société... Et on est incapables de faire le lien entre toutes ces crises! Ce que nous essayons de faire, au sein du Mouvement de la décroissance, c'est de penser la société dans sa complexité en croisant les outils: ceux des sociologues, des philosophes, des ingénieurs, des psychologues, des économistes... Moi qui suis ingénieur de formation, je me suis d'abord intéressé aux limites physiques de la croissance. Je me suis intéressé, par exemple, aux travaux de Nicholas Georgescu-Roegen<sup>1</sup>, aux pics de prélèvement des ressources, etc. Or, si les chiffres nous disent depuis les années 60 qu'on va dans le mur, cela ne suffit pas à changer les comportements, à changer de paradigme, à faire évoluer les politiques. Je me suis rendu compte d'une chose: il ne suffit pas d'avoir des chiffres

« Se poser la question de la décroissance, c'est faire un travail de décolonisation de nos imaginaires. »

« si les chiffres nous disent depuis les années 60 qu'on va dans le mur, cela ne suffit pas à changer les comportements, »

1 • Cf. [http://fr.wikipedia.org/wiki/Nicholas\\_Georgescu-Roegen](http://fr.wikipedia.org/wiki/Nicholas_Georgescu-Roegen)

« Même s'il était possible de continuer à croître, de produire plus de technologies, plus de biens et de gadgets, est-ce que cela aurait vraiment du sens ? »

pour convaincre les gens. **On risque de devenir un prophète de malheur et d'être rejeté!**

On peut très vite tomber dans une sorte de catastrophisme éclairé et ce discours pessimiste et rationnel ne génère pas de prise de conscience. On n'amène pas les gens à devenir des acteurs de la transformation, au contraire on les enferme dans une forme de déni. C'est pour cela que je me suis aussi intéressé aux limites culturelles de la croissance. Il ne suffit pas de dire qu'une croissance infinie dans un monde fini est impossible, il faut poser la question du sens: la croissance, davantage de croissance, cela nous rend-il plus heureux ? Et, là, des études montrent qu'autour des années 80, dans les sociétés occidentales, on a assisté à un découplage entre une croissance économique qui est toujours là avec tout ce qui l'accompagne de bon et de moins bon, et le bien-être subjectif qui commence à stagner voire à régresser. Alors, ce modèle de société est-il vraiment souhaitable ? Même s'il était possible de continuer à croître, de produire plus de technologies, plus de biens et de gadgets, est-ce que cela aurait vraiment du sens ? On peut renvoyer ici à toute une littérature des années 60-70 : Ivan Illich<sup>2</sup> et ses réflexions autour de la convivialité, Cornélius Castoriadis<sup>3</sup> et

ses réflexions sur l'autonomie - qui nous ont inspirés dans la rédaction de notre livre<sup>4</sup> - et qui renvoie lui-même à Aristote sur ce qu'est une société démocratique. On peut aussi évoquer André Gorz<sup>5</sup> sur la critique de la centralité de la valeur travail dans nos sociétés: le travail aujourd'hui n'est pas émancipateur.

### Et la dimension politique ?

C'est la troisième dimension de la décroissance. Le mouvement politique de la décroissance est à vrai dire une sorte d'OVNI. Ce n'est pas un parti politique, il ne présente pas de candidats aux élections et on a du mal à l'appréhender: quels en sont les contours, comment est-il organisé, qui y trouve-t-on ? Je dirais que c'est tant mieux. C'est un mouvement qui s'appuie sur plusieurs niveaux. Le niveau individuel, avec le choix de la simplicité volontaire, la décolonisation de l'imaginaire, la désintoxication de la consommation, les initiatives personnelles pour retrouver des équilibres et du bonheur. Le niveau collectif qu'on observe un petit peu partout à la surface du monde: des citoyennes et des citoyens qui s'organisent pour essayer de produire et d'échanger différemment, de prendre des décisions de manière plus démocratique, et aussi - c'est important -

de passer du bon temps ensemble. On peut citer le mouvement des Villes en transition, les jardins



communautaires, les AMAP, le mouvement de la permaculture, les « ateliers vélo » autogérés: une pléiade de créativité et d'activités aujourd'hui ultra-minoritaires mais avec une réelle dynamique qui montre des choses concrètes et donne de l'espoir. Le troisième niveau est celui de la visibilité: cela consiste à être présent sur la scène du débat d'idées, du débat politique, pour être les empêcheurs de penser en rond en critiquant la « pensée unique » de la croissance, et pour mettre en avant des alternatives concrètes et des projets comme celui de la dotation inconditionnelle d'autonomie.

Ce qui me paraît très important dans la dimension politique est la vision qu'on peut avoir du pouvoir et cette illusion qu'il suffit de s'emparer

« Nous pensons que la vraie question est de changer la société sans prendre le pouvoir »

4 • Vincent Liegey, Stéphane Madelaine, Christophe Ondet, Anne-Isabelle Veillot, Un projet de décroissance. Manifeste pour une dotation inconditionnelle d'autonomie, préface de Paul Ariès, Les Éditions Utopia, 2013.

5 • Cf. [http://fr.wikipedia.org/wiki/André\\_Gorz](http://fr.wikipedia.org/wiki/André_Gorz)

2 • Cf. [http://fr.wikipedia.org/wiki/Ivan\\_Illich](http://fr.wikipedia.org/wiki/Ivan_Illich)

3 • Cf. [http://fr.wikipedia.org/wiki/Cornelius\\_Castoriadis](http://fr.wikipedia.org/wiki/Cornelius_Castoriadis)

« Avec quels leviers psychologiques, économiques, culturels, sociaux, politiques, institutionnels, etc. peut-on jouer pour sortir de l'impasse dans laquelle se trouve notre société ? »

de lui pour changer la société. La transformation de la société est quelque chose de bien plus long et complexe qu'un « grand soir ». Nous pensons que la vraie question est de changer la société sans prendre le pouvoir, en construisant plutôt une masse critique de conscience et d'expérimentations qui sera susceptible de faire pression sur les lobbies afin de nous ré-appropriation des espaces où nous pourrions redevenir auteurs de la société.

**Redevenir auteurs de la société, c'est donc votre manière d'envisager l'action politique. Mais, pour beaucoup de gens, cette société dont ils n'ont pas à être les auteurs est très confortable...**

Une des grandes forces de la société consumériste est qu'elle sait se rendre désirable. L'enjeu pour nous est donc d'expérimenter et de proposer des nouveaux modèles de société vers lesquels les gens iront non par contrainte mais parce qu'ils sont désirables. Et le point de passage obligé, ici, est d'accepter qu'il n'y aura pas une solution unique mais une diversité d'approches pour transformer de l'intérieur et de l'extérieur la société actuelle et engager un processus démocratique - un processus démocratique serein - vers la décroissance.

Le quatrième niveau de la décroissance est un travail autour du projet. Avec quels leviers psychologiques, économiques, culturels, sociaux, politiques, institutionnels, etc. peut-on jouer pour sortir de l'impasse dans laquelle se trouve notre société ? Comment, demain, des sociétés de décroissance pourraient-elles s'organiser ?

**La question de la décroissance se pose-t-elle seulement dans les sociétés riches comme la nôtre ?**

La question de la décroissance ne concerne pas seulement les sociétés occidentales. C'est une réflexion qui se fait sur l'ensemble de la planète, même dans les sociétés que l'on dit sous-développées et que nous préférons appeler sous-occidentalisées. Il y a d'ailleurs des différences d'approche très enrichissantes, par exemple entre des mouvements au pragmatisme anglo-saxon comme celui de Rob Hopkins<sup>6</sup>, et d'autres comme le Buen Vivir en Amérique latine qui met l'accent sur la relation de l'homme à la nature<sup>7</sup>. En fait, nous autres, Occidentaux, nous avons beaucoup à apprendre des sociétés du Sud.

**Qu'est-ce qui freine les projets de décroissance ?**

La transformation de la société - la transition - est déjà en marche dans les têtes. La conscience des enjeux environnementaux s'est répandue et il y a une dynamique autour d'alternatives concrètes: la simplicité volontaire, les gens ayant pris conscience de leur malaise et qui essayent de réorganiser leur vie. Pourquoi cela ne va-t-il pas plus vite ? Sociologiquement, les gens que l'on trouve dans ce courant se ressemblent beaucoup, ce sont plutôt - en caricaturant un peu - des jeunes bobos comme moi, bien éduqués, qui ont une situation économique plutôt confortable, laquelle leur laisse le temps de lire, de réfléchir, de s'impliquer. Pourquoi les autres populations ne s'intéressent-elles pas à cela ? Parce que nous vivons dans une société où la peur est très présente et surtout la peur liée à l'économie. Une grande partie des populations

« nous vivons dans une société où la peur est très présente et surtout la peur liée à l'économie »

6 • Voir l'interview que nous avons faite de Rob Hopkins: <http://co-evolution-project.org/index.php/2010/06/rob-hopkins-et-les-villes-de-la-transition/> et le site de son réseau: <http://www.transition-network.org> (NDR).

7 • Alberto Acosta, Le Buen Vivir, Les éditions Utopia, 2014.





occidentales vit avec la peur du lendemain, la peur de perdre son emploi, de ne plus pouvoir rembourser ses crédits, de perdre sa maison, la peur que les enfants ne trouvent pas de travail... Avec la peur au ventre, on ne peut pas se projeter dans le futur. Il faut être capable d'un minimum d'espoir pour devenir un acteur du changement et s'inscrire dans une dynamique de solidarité.

### **Cette peur inhibante serait le frein à lever ?**

Oui. Partant de ce constat, nous nous sommes intéressés à un dispositif qui a été mis en place dans plusieurs régions du monde: le revenu inconditionnel d'existence. Il consiste à donner, de la naissance à la mort, de manière inconditionnelle - c'est-à-dire non liée à un travail salarié - une somme d'argent considérée comme suffisante pour avoir une vie frugale mais décente. Autour de cette proposition, que nous ne sommes pas les seuls à avoir faite en France et qui a provoqué pas mal de débats, nous nous sommes aussi intéressés à l'extension des « sphères de la gratuité ». Pourquoi paierait-on le même prix

pour une chose quand on en fait bon usage et quand on en abuse ? Par exemple, pourquoi payer au même prix le litre d'eau que l'on boit et celui que l'on utilise pour remplir sa piscine, arroser son terrain de golf ou laver son 4x4 ? Ce qui nous a aussi beaucoup intéressés, ce sont tous les outils du local: les monnaies locales, les systèmes d'échanges locaux, les banques de temps, etc. Or, qu'il s'agisse du revenu inconditionnel d'existence, des sphères de gratuité ou des outils du local, on a affaire à des dispositifs de re-politisation. Ils amènent à se poser des questions fondamentales: comment produit-on ? Comment fait-on société ? Et ce sont des outils qui permettent de se délivrer de la peur, de créer de la confiance - donc de se projeter dans le futur.

### **Préconisez-vous d'autres mesures ?**

Une cause du malaise dans nos sociétés qu'il faut aussi souligner, c'est le niveau actuel, sans précédent dans l'histoire, des inégalités. On vient de passer le seuil symbolique du 1% de la population mondiale qui détient 50% des biens. Les inégalités au sein d'une société sont génératrices de mal-être et la première des décroissances doit être celle des inégalités. Nous proposons de ressortir une mesure qui a déjà été prise dans

le passé, par exemple par Roosevelt: celle d'un revenu maximum acceptable. Acceptable du point de vue de la justice sociale, mais, surtout, souhaitable du point de vue de la décolonisation de nos imaginaires. Le mode de vie des plus riches est montré en permanence et présenté comme la référence du bonheur, de la réussite, et cela le légitime tout en créant des frustrations. C'est ce qu'on appelle le paradoxe d'Easterlin<sup>8</sup>: si l'on prend deux sociétés de niveaux de confort matériel très différents, l'une avec un niveau relativement bas et l'autre avec un niveau relativement élevé, ce qui a le plus d'importance pour le bien-être ressenti n'est pas le niveau de confort mais celui des inégalités. Autour de cette notion de revenu acceptable, on ajouterait des taxations prohibitives sur les budgets militaro-industriels, sur les budgets de cet outil de manipulation omniprésent qu'est la publicité, sur l'obsolescence programmée et sur le jetable et toutes les consommations futiles vers lesquelles on nous pousse.

Le dernier point concerne l'imposture de la dette souveraine qui permet d'imposer à des pays des mesures économiques destructrices. La Grèce est en train de perdre son patrimoine culturel et naturel au pro-

« Le mode de vie des plus riches est montré en permanence et présenté comme la référence du bonheur, de la réussite, et cela le légitime tout en créant des frustrations. »

fit d'intérêts privés. Or, quand une révolution se produit, la première chose que font les révolutionnaires et de brûler les registres où sont consignées les dettes. Alors, il s'agit selon nous de refuser le remboursement des dettes publiques et il s'agit de se ré-approprier démocratiquement et politiquement les banques centrales afin de retrouver les moyens d'investir dans la transformation de la société. C'est ce que nous appelons sortir de la religion de l'économie et ramener celle-ci au niveau d'un outil.

**Vous préconisez une « dotation inconditionnelle d'autonomie ». En quoi consisterait-elle ?**

La dotation inconditionnelle d'autonomie assurerait à tout citoyen, de sa naissance à sa mort, une existence frugale mais digne. Nous l'imaginons en partie démonétarisée. Elle consisterait en un certain nombre de droits d'accès ou de droits de tirage, une somme en monnaie locale et le reste en monnaie nationale et supra-nationale. Elle pourrait comprendre la disponibilité d'un certain nombre de mètres carrés correspondant à la garantie d'un logement décent, d'un certain nombre de mètres carrés où pouvoir exercer une activité - artisanale, politique, culturelle, artistique, etc. - ainsi que de sol pour

avoir une production vivrière. Dans les droits de tirage, on trouverait un certain nombre de litres d'eau, de kilowatts-heure d'énergie, et de la nourriture, des outils, un vélo, des habits, au moyen d'une monnaie locale afin de privilégier ce qui est produit sur place. Les droits d'accès concerneraient les services publics - la santé, l'école, les pompes funèbres, les transports en commun, etc. Avec une réflexion autour de la santé: le lobby pharmaceutique nous fait consommer des médicaments dont nous n'avons pas vraiment besoin et dont un genre de vie différent, plus sain, nous permettrait souvent de nous passer. Avec aussi une réflexion sur l'éducation et la formation: voulons-nous des universités entre les mains des multinationales, qui produisent des agents du système dominant, ou voulons-nous former des citoyens autonomes au sens de Castoriadis: capables de participer à la vie de la cité, de faire preuve d'initiative et tout simplement

d'esprit citoyen ?

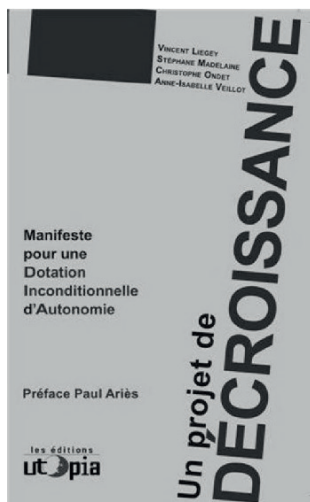
Pour voir la chose en progression, on peut imaginer qu'on donne un revenu inconditionnel d'existence qu'on démonétarisera au fur et à mesure que se mettront en place de nouvelles façons de s'organiser. On part d'un revenu - disons - de 1000 euros. Puis, dans ce quartier où on vient de mettre en place la gratuité des litres d'eau destinés à la boisson, à la cuisine et à l'hygiène, on ne touche plus 1000 euros mais un peu moins auxquels s'ajoutent tant de litres d'eau. Dans ce même quartier, s'il est développé un réseau de jardins communautaires complété par un réseau de paysans proches, on aurait des litres d'eau plus de la monnaie locale et seulement 700 euros.

**Comment étendre un tel dispositif ?**

On pourrait imaginer qu'en accompagnant simplement les alternatives concrètes, avec autour toute la dynamique que j'ai évoquée, on se ré-approprie suffisamment un certain nombre de systèmes pour, en s'appuyant dessus, mettre en place la dotation inconditionnelle d'autonomie. Mais cela semble peu probable: tant que nos petits jardins communautaires ne dérangeront personne, on n'aura pas de souci, mais le jour où toutes ces alternatives vont vraiment s'étendre et heurte-

« tant que nos petits jardins communautaires ne dérangeront personne, on n'aura pas de souci, mais le jour où toutes ces alternatives vont vraiment s'étendre et heurteront certains intérêts, on leur opposera des règlementations. »





ront certains intérêts, on leur opposera des réglementations. On le voit déjà avec la question des semences et la privatisation du vivant. On leur opposera des mesures poussées par des lobbies qui, en invoquant fallacieusement l'hygiène, peuvent par exemple remettre en question la distribution des paniers des AMAP. Il est donc important d'être présent sur la scène du débat politique, non pas - je le répète - pour prendre le pouvoir, mais afin d'empêcher ces intérêts et ces lobbies de nous imposer des choses dont nous ne voulons pas.

Un autre levier intéressant, dans l'idée d'exercer une pression sur les lobbies, c'est l'idée de « travailler moins pour

travailler tous ». On peut imaginer une réforme - si possible la plus décentralisée et la moins technocratique possible - de réduction du temps de travail dans une logique de dialogue, de concertation et de libre-choix, et, dans le cadre d'un projet de décroissance, de réinvestir le temps ainsi libéré en travaillant moins à plus de participation à la vie de la cité ou à d'autres projets.

### **Dans votre esprit, la décroissance est tout sauf un projet clé en main ?**

La décroissance, ce sont des pistes - pour ouvrir des débats et aussi notre capacité à penser une société différente. Contrairement à ce qu'affirmait Margaret Thatcher dans les années 80, il y a des alternatives. Mais il faut les voir, les imaginer. Il s'agit de semer des graines. Pour faire face à l'effondrement de notre civilisation occidentale et à une crise anthropologique. Pour expérimenter de nouvelles manières de cultiver la terre et pratiquer une démocratie plus directe. Il s'agit aussi de semer des graines de réseaux de personnes: il est important de se rencontrer,

de parler avec son voisin afin de recréer de la confiance, une culture de collectif et de citoyenneté. Il s'agit de semer des graines d'espoir: l'espoir que, lorsque se présenteront certains événements, on ne basculera pas dans la barbarie mais dans la transition.

*Propos recueillis par  
Thierry Groussin.*

## Bio

*Vincent Liegey est diplômé ingénieur généraliste. Il a travaillé dans la recherche à la Nouvelle Orléans, dans la diplomatie et les coopérations à Budapest en Hongrie. Il a aussi été cadre sécurité ferroviaire à la gare de Paris-Austerlitz. Il rejoint le Parti Pour La Décroissance en 2008 et devient l'un des porte-parole nationaux. Il participe à la création du collectif parisien pour la Décroissance et réalise le documentaire *Hommage à Nicholas Georgescu-Roegen*. Fin 2008, avec Paul Ariès notamment, il lance l'appel *Europe-Décroissance*. Il habite aujourd'hui à Budapest où il effectue un doctorat à l'université d'économie et participe à la création d'un centre de recherche et d'expérimentation sur la Décroissance et la transition.*

*Source: Wikipédia.*

« Il s'agit de semer des graines d'espoir: l'espoir que, lorsque se présenteront certains événements, on ne basculera pas dans la barbarie mais dans la transition. »